

La caisse du bois

*Je suis d'une génération d'enfants montagnards où le feu vivait encore, comme les gens, dans la cuisine. Le feu de bois, celui de notre ferme, comme celui de nos chalets d'alpage environnants est l'un de mes principaux archétypes. Ma prime enfance est ainsi liée à une certaine « **caisse du bois** ». Je l'ai vécue avec mes frères et sœurs d'âges rapprochés, de façon quasi utérine .*

Construite en planches bien ajustées, renforcées dans les angles , par de petits ferrements, cette niche à bois de feu contenait les courtes et fines bûches destinées essentiellement à la cuisson des repas.

Sorte d'écrin ligneux cubique et rustique, elle n'en représentait pas moins à nos yeux un univers protégé. Non pas une vraie cabane au fond des bois, bien que notre ferme fût passablement isolée par rapport au village, mais une solide maisonnette à toit plat située au fond de la cuisine !

Lorsqu'elle était aux trois quarts vide, nous y logions, parfois avec des chatons ramenés de la grange, nos propres fragilités enfantines... ou nous nous cachions simplement derrière. Vivre, jouer, nous réfugier dans la caisse du bois, en ressortir à volonté, était pour nous sans doute, une façon prolongée de venir au monde tout en y étant déjà...

Ce caisson utilitaire et prosaïque prenait place exactement entre les quatre pieds épais d'une petite table carrée, installée dans un des angles de la grande pièce. Pendaient au-dessus, à des crochets de métal noir, des habits de travail d'adultes sentant la grange, l'écurie ou la forêt. On y déposait pots à lait, bouteilles de vin et parfois de café, enfilées l'hiver, à l'usage des charretiers, dans de vieilles chaussettes de laine. Cela les protégeait, un peu, des chocs du gel.

Prenaient place, sur ce cabanon d'intérieur :Bidon pour le « betton » des vaches qui venaient de vêler, panier pour les œufs, cuvettes de légumes, ou quelque falot tempête. Sur le coup des neuf ou dix heures du soir, juste avant que les adultes ne nous « expédiassent à la plume »et « n'allassent » eux-mêmes se coucher, ce dernier servait en effet à « aller faire le tour » à l'écurie aux vaches ,bien sûr.

Si je dis « nous », pour cette époque de ma vie, c'est que j'ai longtemps éprouvé une certaine gêne à dire ,tant la première personne du pluriel me paraissait inévitable, sinon impérative. Numéro 7 d'une famille de douze enfants, j'étais situé , parfaitement indissociable de mes aînés et de mes cadets, en plein milieu de la rangée. Du temps des Romains, mes parents n'auraient pas pu m'appeler , sévère ou pas, que « Septime »...

Mais laissons là le complexe de la famille nombreuse, propre à chacun de ceux qui en ont été. Et même celui du « petit frère », car, je ne suis pas sûr que chacun des aînés , tout comme les cadets n'en ait pas été affecté.

De cette fameuse caisse du bois, je garde trois souvenirs forts :

Le premier date du jour où notre cuisine fut envahie par la troupe... Rassurez-vous : ce n'était qu'en Suisse, et qu'après la guerre... Une guerre aux hostilités et aux horreurs de laquelle notre pays n'avait pas vraiment participé. Nos bons soldats helvétiques , les « militaires » comme on dit ici, très intégrés à la vie civile, ne venaient qu'y déguster, section par section, compagnie après compagnie, entre des séries d'averses carabinées et des exploits de grandes manœuvres, de succulentes fondues moitié-moitié...

Perdue au diable vert, notre ferme remplaçait, ces jours-là, les trop lointains bistros du village où normalement, l'armée se serait rendue après le « Rompez de rigueur ».

Je devais avoir quatre ou cinq ans. Je garde encore , imprimés dans le caisson de ma mémoire, ces gros souliers ferrés allant et venant au bas de larges pantalons gris-vert, sanglés de courtes jambières. Je les vois et les entends entrer, inondant d'eau de pluie boueuse, le sol aux petits carreaux gris... puis investir à les faire craquer, les trois bancs de notre grande table familiale.

Une fois leur fondue terminée, hélas pour eux, mais surtout pour nous, coincés que nous étions dans nos propres retranchements, ils devaient laisser la place à d'autres troupiers. Nombreuse, la relève attendait au corridor, à l'abri du mauvais temps. Piètres généraux d'un temps de guerre, trois ou quatre mioches d'entre nous, nous étions en effet réfugiés dans notre **PC résineux**, par une quasi obligation, ce qui en gâchait à la fois la bravoure et le charme !...

Cependant ce poste d'observation nous permettait d'être, bien qu'un peu basses , aux premières lignes. Les invasions de ces tringlotes sentaient, non pas le gaz de combat ou la poudre à canon, mais la sueur: la leur et celle de leurs chevaux, la boue de leurs cantonnements en plein pré abîmé, le crottin frais et les gros habits mouillés. S'y ajoutaient bientôt de fortes odeurs de cigare, de fumets de poivre, un goût d'ail écrasé à la fourchette, des relents de vieux gruyère suisse et des vapeurs de blanc ordinaire un peu trop chauffé.

Nous suivions d'un regard effaré, la trajectoire de gros caquelons fumants. Ils partaient d'une des bouches rougeoyantes du potager à bois et passaient, frôlant les épaulettes humides ,tenus à bout de bras par les quelques petites femmes de la maison qui riaient en les déposant. Selon les cas, ces dépôts de munitions stomacales se faisaient au beau milieu de la grande table ou à l'une de ses extrémités Très étroits, de fins verres à vaudois y trébuchaient parfois comme autant de petits soldats de plomb en sueur. La vraie piétaille avait ainsi exclu de notre vaste cuisine sa marmaille habituelle. Et les deux longs bancs d'épicéa usé, tout comme le petit du bout vers la fenêtre, ainsi que le tabouret de l'entrée subissaient une occupation militaire en règle. Devenus au fil des ans plus qu'apparents à force de lessives à la soude et à la brosse de risette, leurs « nœuds , disparurent, pour quelques heures , aussi bien à l'avant des bas-ventres ceinturonnés que sous les postérieurs vert-de-gris de l'arrière-garde.

Le deuxième souvenir vivant lié à cette caisse à bois tourne autour de ces bûches dont il nous fallait, sans cesse, l'approvisionnement. On cuisait et on chauffait alors encore tout au bois, Nous

n'avions l'électricité pas plus à la cuisine que dans les chambres ou à l'écurie : il y avait donc à ramener, d'abord, « du petit bois » coupé court et mince. Il n'alimentait que le « potager ». On nous appris plus tard, à l'école, que le potager , c'est le jardin où poussent les plantes potagères : on devait dire la cuisinière à bois... Le vrai potage qu'on y fait cuire, qu'on appelait chez nous tout simplement la soupe, a pourtant bien quelque chose à voir là-dedans, non ?

Il fallait également rentrer « du gros bois », ou « bois de fourneau ». Bûches de cinquante à soixante centimètres de long. Il servait en effet à alimenter , au corridor d'en bas , parfois à celui d'en-haut, les gueules de fourneaux en fer ou en molasse.. Mais les chambres n'en avaient pas toutes, n'étant que rarement chauffées.

Il y avait encore une catégorie de bois intermédiaire, qu'on appelait « des trontses ». On devait en ramener, de la loge d'en bas ou de celle d'en-haut, des corbeilles et des corbeilles !...IL fallait en jeter en bas, dans la cave à saler devant, au travers d'une sorte de soupirail, une vaillante meule. Et sans casser les carreaux... Car c'était là que , tout en bas de la cheminée, était installée la « romaine aux cochons ».

Cette corvée nous incombait dès six ou sept ans. Du moins pour aider les plus grands qui s'arrangeaient pour nous faire aussi travailler...

Mais, dégagées, tant à la cuisine que dans cette chambre à séjourner(que beaucoup de régions de montagne, en Suisse comme en France, appellent le poêle) ces bonnes chaleurs de bois brûlé réussissaient à nous réconcilier avec ses sacrées échines. A chaque occasion, la chair de nos paumes , toujours un peu grise, en récoltaient quelques-unes...

Cette mise au sec du bois de feu ne faisait suite , chaque année, qu'au gros travail fourni par les adultes : le père, des cousins plus âgés ou nos grands frères. Les arbres nécessaires, ils les coupaient soit en bordure de forêt, soit à l'intérieur d'une coupe destinée à la scierie. Ils en ramenaient principalement des queues de sapin rouge, du plâne ou du foyard. Ils en chargeaient des carrioles à deux roues ou de grands chars à pont toujours encore tirés par les chevaux de la maison. Jeep et tracteurs ne sont venus qu'après les années cinquante.

Ecartelé à la masse ,débité à la scie circulaire, coupé à la hache, il fallait d'abord laisser tout ce bois sécher, en vrac, contre la façade de la maison. L'été, au fur et à mesure que le soleil l'avait séché : première corvée de bois des gamins ! On le mettait à l'abri, corbeillée après corbeillée , dans deux grands bûchers. On en entassait aussi sous l'avant -toit de la grange.

Troisième souvenir.

Un jour mon père fabriqua ou fit fabriquer par quelqu'un de la maison une deuxième caisse à bois....

A peu de chose près, la même que la première. Je ne compris pas tout de suite pourquoi..

Située à sept kilomètres du village, notre ferme l'était donc autant de l'école. Le temps de nos classes primaires se chevauchant, vu nos âges, nos parents durent donc louer une petite maison mitoyenne dans un des hameaux du bas. Ma mère y descendit, seule avec sa marmaille d'âge scolaire, une dizaine d'années durant. A certaine période , cela fit sept ou huit écoliers simultanément...

Avec son dessus en forme de table, amovible, la nouvelle caisse à bois était destinée à ce logement provisoire et villageois, d'écoliers éloignés .Mon père, lui restait en-haut tout l'hiver pour s'occuper du bétail et bûcheronner.

C'était un matin d'avril...

Encore de la neige en bas, au moins jusqu'au hameau en question. Mon père charge cette nouvelle caisse à bois sur une grosse luge à timons. Il l'y attache solidement et, à l'aide d'une couverture à cheval, l'abrite sommairement pour le voyage. Il sort de l'écurie la pouliche de trois ans , la fait boire au grand bassin de bois de l'abreuvoir, puis lui passe le collier fin, réservé pour les sorties au village. Pendant ce temps, tante Sophie a préparé mitaines de grosse laine, écharpe du même acabit, la vieille pélerine noire d'un de mes frères aînés, bien trop grande pour moi, plaquée sur mes épaules comme un affreux habit de moine. Je me souviens encore bien de ce petit crochet gris, qui ne tenait jamais, dans cette espèce de boucle là, sous le menton.

Garde-la bien fermée, recommande ma tante. Sinon tu vas être malade pour commencer l'école !

Je descends donc bien au village, sur ce large et bas traîneau, selon les périodes luge à bois, luge à foin, ou luge à fumier... Le bois qu'on y charge, c'est, par stères ou par moules, du foyard ou des queues d'épicéa .Et nous avançons, malgré le vent, les bosses et la route enneigée, les virages et les descentes.

Pourtant j'y suis presque au chaud, protégé du vent par la vieille couverture à cheval ajustée autour de ma cage en bois avec un ou deux liens de vache défaits.

C'est que pour quitter ce monde de l'enfance, et commencer à dériver modestement par le vaste monde, je ne suis pas seul.

A demi agenouillé dans cette grosse caisse carrée sentant la résine fraîche, je quitte la maison natale pour la première fois, mais en compagnie d'un camarade imprévu : un veau Simmenthal bien gras, petit mâle emprisonné jusqu'au cou dans un gros sac de chanvre, ficelé au ras de ses oreilles fiévreuses...

Lui, destiné à la boucherie, moi, à l'engraissement intellectuel progressif de l'école primaire. Puis, à la suite de bien trop d'années d'études , à certains abattoirs inévitables de l'existence.

Cheminement réservé, en ces temps -là, hélas , à beaucoup d'enfants de familles nombreuses en milieu paysan, en vertu de détournements de mineurs opérés par bien trop de « régents » ou de « bons pères ». La plupart, plus attoucheurs de conscience juvéniles, que pédagogues avisés, mais cela est une autre histoire .

Bellefontaine, Jura français , octobre 95